

L'Année sartrienne n° 36

Bulletin du Groupe d'Études Sartriennes

Yearbook of Sartre Studies

Sartre Jahrbuch

Anuario Sartriano

El Año Sartriano

O Ano Sartriano

Sartre nenpô

Sartre Jaarboek

Grégory Cormann (éd.)

Presses Universitaires de Liège

2022

L'historicité des *Temps Modernes*, une poétique du montage
À propos de deux numéros « sans histoire » (1966, 1969)

Grégory CORMANN (ULiège)

François PROVENZANO (ULiège)

La question de l'articulation d'une revue à l'histoire (l'histoire en général, ou sa propre histoire) est un *topos* du discours savant sur les revues, autant qu'un enjeu définitoire pour les acteurs eux-mêmes des pratiques revuistes. S'intéresser aux revues, autant que promouvoir une revue, cela passe nécessairement par le choix d'un régime d'historicité particulier. À cet égard, on peut distinguer schématiquement trois grands modèles, qu'on qualifiera d'abord d'exogènes, bien représentés dans la séquence intéressant *Les Temps Modernes*.

Le premier régime est celui de la « saga », pour reprendre le titre de la synthèse de François Dosse sur les intellectuels français²²⁸. Il s'agit ici littéralement d'une mise en récit de la pratique intellectuelle et de son articulation avec la séquence chronologique des événements historiques. Ces événements s'imposent comme des extériorités déjà-là, sur lesquelles s'incrument des « grandes figures » et des « moments remarquables », dont la saga reconstitue la cohérence d'ensemble et permet la contemplation mémorielle. Les revues apparaissent comme des actrices de ce récit, en tant qu'elles concrétisent des positions, explicitent des programmes, se donnent des amis et des ennemis, vivent et meurent au gré des « coups » qu'elles réussissent (tel numéro qui fait date) ou qu'elles subissent (tel pari qui échoue).

Un deuxième régime d'historicité pourrait être celui du « champ », tel qu'a pu le reconstituer Anna Boschetti dans sa monographie sur *Sartre et « Les Temps modernes »*²²⁹. La revue est ici saisie dans la logique sociale des trajectoires et des stratégies selon lesquelles se distribue le capital symbolique dans une sphère d'activité donnée. Rapportée prioritairement à l'entreprise sartrienne, la revue est un facteur d'institutionnalisation de cette entreprise, circonscrit dans un système dont on reconstitue l'objectivité en termes de rapports de force internes et externes. À la limite, les publications elles-mêmes de la revue n'apparaissent que comme de purs produits de la

²²⁸ François Dosse, *La Saga des intellectuels français*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des temps », 2 t., 2018.

²²⁹ Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.

logique sociale à l'œuvre, et l'historicité de la revue se déduit de l'évolution des structures propres au champ dans lequel elle s'inscrit²³⁰.

Enfin, un troisième régime d'historicité exogène, sans doute moins évident, est offert par le développement de bases de données en histoire littéraire et intellectuelle, et plus généralement par le mouvement de numérisation des revues – tant présentes (modèle « OpenEdition ») que passées (modèle « Persée »). S'il fallait donner également une étiquette à ce troisième régime, ce pourrait être celle de l'« algorithme », pour signifier que le parcours dans l'archive revuiste est ici soumis à des opérations de codage des contenus (via l'indexation), d'interfaçage de leur consultation, et d'agrégation des pratiques de savoir elles-mêmes : par définition, la base de données mise sur la systématisme, et donc la reproductibilité presque mécanisée et la compatibilité programmée, des opérations sur l'archive, qui sont destinées à s'accumuler et à orienter la disposition de l'archive elle-même. C'est souvent la qualité vantée des bases de données : une fois la paradigmatique en place, tout lecteur peut l'alimenter, ne fût-ce que parce qu'il la pratique, et fondre son apport singulier dans une grande œuvre collective²³¹. La revue apparaît ici comme une unité de contenus, à la fois intensément objectivée et authentifiée comme objet de savoir inscrit dans son contexte premier, tout entier réduit aux paramètres de cette inscription (date, lieu, auteurs, support, etc.), et en même temps ouverte à toutes les formes d'éclatement qu'autorisent la numérisation, le principe d'indexation multiple et la variété des modes de consultation : la revue est une collection de numéros, qui sont eux-mêmes des collections de textes, qui sont eux-mêmes des collections de chaînes de caractères, susceptibles, à chaque niveau, d'être recollectées différemment par l'algorithme de recherche.

Si chacun de ces régimes d'historicité a été qualifié d'exogène, c'est bien qu'il considère que la revue elle-même ne développe pas de pensée de sa propre historicité, c'est-à-dire attend d'être saisie dans une « saga », dans un « champ » ou dans un « algorithme » pour se raconter, à elle-même et à d'autres.

²³⁰ Une variante de ce régime d'historicité est offerte par l'autre grande monographie sur *Les Temps Modernes*, celle d'Howard Davies (*Sartre and « Les Temps modernes »*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987). Le titre reflète la même perspective sartrienne centrée que celle de Boschetti ; cependant, le cadre méthodologique et les hypothèses de lecture laissent davantage de place aux textes : Davies est un fin lecteur des *Temps Modernes*, dont il restitue le rôle complexe dans la redéfinition des partages disciplinaires en sciences humaines.

²³¹ Pour un développement sur ces questions, nous nous permettons de renvoyer à : Olivier Lapointe, Ingrid Mayeur & François Provenzano, « Montages savants. Les savoirs en humanités à l'épreuve de la remédiation numérique », dans Marion Colas-Blaise & Gian Maria Tore (dir.), « Re- ». *Répétition et reproduction dans les arts et les médias*, Paris, Mimésis, 2021, p. 507-524.

La perspective que nous proposons ici repose au contraire sur l'hypothèse selon laquelle *Les Temps Modernes* développent un régime d'historicité au cœur même de leur poétique revue²³². Ce régime d'historicité ne se réduit pas à l'intention déclarée, et souvent reprise comme définitoire, d'être « contemporains » de l'actualité politique de son temps – sauf bien sûr à compliquer la définition même de la contemporanéité et à la faire reposer plutôt sur un travail de désajustement permanent par rapport à l'histoire telle qu'elle se donne. Un tel travail ne peut précisément pas être glosé à partir d'intentions déclarées ou d'encadrements métatextuels des productions de la revue elle-même (préfaces, manifestes, bilans, etc.) ; il suppose au contraire d'être (re)pratiqué *in vivo*, c'est-à-dire selon une posture de lecture aux prises avec (on pourrait dire tout autant : « en proie aux ») les gestes de montage qui qualifient la matérialité de chaque numéro. Ces gestes de montage délinéarisent l'histoire, multiplient les échelles de temporalité par lesquelles s'appréhendent une question, désynchronisent le lectorat avec son propre présent, en ouvrant, comme par effraction, des espaces de pensée anachroniques – ou peut-être bien uchroniques, c'est-à-dire s'autorisant à relire plusieurs fois l'histoire comme pour en éprouver les variations sur le présent.

Notre parti consiste ainsi à considérer que les textes qui composent une livraison de la revue sont comme les pièces d'un kit dont il s'agit d'éprouver les possibilités combinatoires²³³, par la lecture suivie, par le feuilletage, par la relecture, par la lecture-à-côté, par les intérêts personnels mais aussi par les aléas. En somme, si cette poétique du montage est bien une poétique de l'histoire, c'est qu'elle contamine l'historicité même de la pratique de lecture, en invitant à altérer la syntaxe routinisée des connexions intertextuelles ordinaires, c'est-à-dire à altérer ce que notre situation historique aurait dû nous amener à interpréter et à penser à la lecture de tel ou tel texte.

Cette posture de lecture, nous la mettrons à l'œuvre à partir de deux matériaux précis, deux livraisons des *Temps Modernes* dont le choix tient, presque pour parts égales, de l'aléa, du clin d'œil, des intérêts personnels et de la rentabilité heuristique. Nul surplomb panoramique donc à attendre ici, ni modélisation générale : l'exercice auquel

²³² Sur ces questions relatives aux conceptions de l'historicité dans la pensée sartrienne et dans celles avec lesquelles elle entre en dialogue, voir la livraison des *Études sartriennes* « Sur les concepts d'histoire : Sartre en dialogue » (dir. Chiara Collamati & Juliette Simont, n° 23, 2019).

²³³ Sur cette poétique du kit et ses effets critiques, voir Hans Magnus Enzensberger, *Jeu de construction pour une théorie des médias*, suivi de *Usages d'une théorie marxiste des médias*, Jeremy Hamers & Céline Letawe (éds), Dijon, Les Presses du réel, 2021.

nous nous livrons consiste plutôt à rejouer, à reperformer, deux fragments de la partition textuelle laissée par *Les Temps Modernes*.

Ces deux fragments sont le numéro 236 de janvier 1966 et le numéro 273 de mars 1969. Ces livraisons sont *a priori* « sans histoire », c'est-à-dire qu'elles ne présentent aucune saillance éditoriale remarquable, ni pour la saga, ni pour le champ, ni pour l'algorithme (même si, pour ce dernier régime, on ne peut jamais vraiment se prononcer). Ces numéros ne sont vraiment « contemporains » (au sens de « synchrones ») d'aucune des grandes scissions historiques qui structurent ordinairement la période (Algérie, Vietnam, Mai 68), n'affichent aucune spécialisation thématique explicite, n'offrent aucune prise évidente avec les positions classiques du débat d'idées de l'époque, ne présentent à leur sommaire aucun texte « anthologique », c'est-à-dire aucun texte déjà signé par la postérité. C'est précisément parce qu'ils échappent à ces régimes d'historicité institués qu'ils nous intéressent et qu'ils autorisent à nos yeux une lecture comme par effraction.

1. Mauvaises synchronisations

Les Temps Modernes n'ont-ils pas déjà eux-mêmes tenté de ressaisir et d'explicitier leur propre historicité ? Aux côtés des modes d'historicité exogènes que nous avons évoqués, il y a bien des régimes attestés d'historicité revuiste endogène, c'est-à-dire des occasions et des formes par lesquelles les revues se racontent à elles-mêmes leur histoire et leur sociologie. Il est frappant de constater que, dans le cas des *Temps Modernes*, ces occasions et ces formes offrent une allure partielle ou avortée.

Le format le plus classique est celui des numéros anniversaires. Dans le cas des *Temps Modernes*, on ne dispose guère à cet égard que du numéro de mars-avril-mai 1996 publié pour les 50 ans de la revue. On note au moins trois incongruités dans cette publication. La date de publication manifeste un premier décalage : le cinquantième anniversaire de la revue aurait dû être fêté en 1995 ; le numéro sort finalement au printemps de l'année suivante. D'autres priorités pour les membres de l'équipe des *TM* ont retardé la publication, retard dont s'accommode bien Claude Lanzmann qui ouvre le volume. La construction du volume apparaît également particulièrement hirsute : contrairement à un format anthologique classique, le numéro propose quelques témoignages de la vie de la revue, des relectures à distance de certains moments importants de la publication, comme le numéro de 1967 sur « Le conflit judéo-arabe », quelques articles sur Sartre, un dossier sur l'humanitaire, un texte sur la grève de 1995,

un texte théorique d'Étienne Balibar, enfin un entretien avec Lionel Jospin. Et, bien sûr, le texte d'ouverture de Jacques Derrida, « Il courait mort », texte génial, improvisé, qui rapporte une mémoire qui n'aura cessé pendant 50 ans d'être « orientée²³⁴ » par *Les Temps Modernes*, sans pourtant jamais s'y reconnaître. Aujourd'hui, le numéro anniversaire se résume le plus souvent à la citation des Remarques de Derrida. On est loin des numéros anniversaires publiés, par exemple, par la revue *Critique*, la même année 1996, qui propose une anthologie de textes parus pendant le premier quart de siècle de la revue, accompagnés de reprises ou d'évaluations variées de ces textes écrites en 1996²³⁵. Ou, plus récemment, en 2012, par la revue *Communications* sur un modèle anthologique articulant des publications significatives de la revue et des relectures visant explicitement à dégager leur valeur d'« à-présent²³⁶ ». La troisième incongruité est l'annonce, à la fin de l'introduction de C. Lanzmann, de la perspective d'une telle anthologie, massive, de 1920 pages, apparemment prête, « présentification des *Temps Modernes* –, préparée, calibrée, “budgétée”²³⁷ », en attente d'un sponsor public ou privé qui, à l'évidence, ne fut jamais trouvé.

Une deuxième occasion avortée remonte à la première année de la revue. En juillet puis en décembre 1946, *Les Temps Modernes* annoncent en effet un « bilan (provisoire)²³⁸ » après un an d'existence. Le texte écrit par Sartre n'a jamais été publié. Passé en vente en 1980, le texte a été évoqué en 1999 sur cette base dans un dossier de *La Revue des revues*, dans un article qui faisait le compte rendu de la création et des premiers temps de la revue. Juliette Simont possède le manuscrit de ce texte et est en train de l'établir pour publication. On attendra donc sa présentation de ce texte pour en apprécier la portée. Contentons-nous de remarquer ici que le texte n'a pas (pour l'instant, au moins) pu s'intégrer dans la vie de la revue.

La troisième occasion manquée d'un bilan interne à la revue correspond à une enquête qui a été lancée dans la revue par le Centre de Sociologie Européenne de Bourdieu qui avait décidé de lancer une enquête pendant l'année 1967 concernant les lecteurs des grandes revues françaises. Un questionnaire, que nous n'avons pas pu retrouver dans les exemplaires de la revue qui étaient à notre disposition, est joint, dans

²³⁴ Jacques Derrida, « Il courait mort : salut, salut. Notes pour un courrier aux *Temps Modernes* », *Les Temps Modernes*, n° 587, mars-avril-mai 1995, p. 34.

²³⁵ *Critique*, n° 591-592, « cinquante ans 1946-1996 », 1996.

²³⁶ Nicole Lapiere, « Présentation », *Communications*, n° 91, « Passage en revue », 2012, p. 6.

²³⁷ Claude Lanzmann, « Cinquante ans ! », *Les Temps Modernes*, n° 587, mars-avril-mai 1995, p. 6.

²³⁸ Christine Martin, « À la naissance des *Temps Modernes* », *La Revue des revues*, n° 26, 1999, p. 26-27.

un cahier séparé, au numéro de janvier 1967. La revue *Esprit* fait de même le mois suivant, puis *Critique* en décembre. Pour leur part, *Les Temps Modernes* répètent l'opération en mai 1967, en attachant cette fois le questionnaire à la revue, sous « une forme abrégée » et accompagné d'une enveloppe-réponse. À notre connaissance, les données de cette enquête n'ont pas été exploitées. Des bribes d'informations sur ces questionnaires, ainsi que la version abrégée du questionnaire, permettent simplement de relever qu'à côté de questions générales sur le profil des lecteurs et sur leurs habitudes de lecture, le questionnaire pour les *TM* insistait sur la représentation-réflexe qu'on a souvent des *Temps Modernes* comme la « revue de Sartre » et demandait au lectorat de préciser les ouvrages de Sartre qu'il avait lus et l'ordre de ces lectures²³⁹. Nul moyen, toutefois, à moins d'y pressentir l'étude à venir d'Anna Boschetti, d'y saisir le régime d'historicité de la revue.

Face à ce maigre butin, il nous faut donc nous résoudre à nous plonger dans la lecture des *Temps Modernes* pour tenter d'en saisir l'historicité endogène.

2. L'histoire par incongruité

Le numéro de janvier 1966 ne présente aucun relief particulier. Son intérêt peut tenir au fait qu'il ouvre une année considérée dans l'histoire des idées comme l'*apex* de la vogue structuraliste en sciences humaines, sans pour autant constituer lui-même un numéro thématique sur le structuralisme, qui arrivera dans *Les Temps Modernes* quelques mois plus tard, en novembre 1966. Une piste de lecture possible consisterait à repérer la présence des motifs structuralistes dans la revue en amont du numéro spécial qu'elle consacrera à ce courant. Nous privilégierons plutôt la piste inverse : à la suite de la lecture de ce numéro de janvier 1966, c'est le numéro structuraliste lui-même qui s'éclaire par des biais *a priori* insoupçonnés (voir *infra*).

Notre lecture du numéro de janvier 1966 prend essentiellement appui sur deux textes, qui constituent comme les deux matrices centrales à partir desquelles s'organise le reste du numéro. Le parcours est donc plutôt tabulaire que linéaire, procédant de manière synoptique, ou par balayage, ou encore par champ/contrechamp : ce vocabulaire herméneutique puisant volontairement au domaine du visuel indique assez que la revue apparaît à nos yeux comme un espace textuel bi-, voire tridimensionnel, littéralement construit par des opérations de montage.

²³⁹ « Enquête sur les lecteurs des “Temps Modernes” », *Les Temps Modernes*, n° 252, mai 1967. Voir aussi *La Règle du jeu*, n° 34, mai 2007, partiellement disponible en ligne.

La première de ces opérations consiste à choisir d'ouvrir un numéro (et même une année) par la mention de « XXX. », qui indique l'anonymat de l'auteur du premier texte au sommaire, intitulé « Les Américains au Vietnam²⁴⁰ ». Sur une page qui met bien en évidence le nom du « Directeur : Jean-Paul Sartre », il y a là un contraste qui invite à suspendre le réflexe consistant à rechercher des indices de légitimité, de lisibilité ou même d'intérêt d'un texte dans des noms d'auteurs reconnaissables.

Le texte est précédé d'un bref avertissement, lui-même non signé, mais à attribuer à la Rédaction des *Temps Modernes* :

Contraint à l'anonymat, l'auteur de ce témoignage est un universitaire européen qui réside au Vietnam du Sud depuis plusieurs années. Son travail le met en contact avec des habitants des villes et des campagnes, des « regroupés », des blessés civils, des prisonniers viet-cong, des Américains²⁴¹.

La qualification générique de « témoignage » suffit à produire de puissants effets de montage. D'une part, en tant qu'associée à une énonciation anonyme, elle signale à la fois une forme d'urgence à témoigner, autant qu'une contrainte lourde qui pèse sur cet acte même, qui engage celui qui le pose, comme ceux qui le reçoivent. S'amorce ainsi en ouverture de la livraison une scénographie énonciative proche de celle d'un procès, ou du moins d'une enquête. D'autre part, en tant qu'associée au texte qui suit, la qualification de « témoignage » déroute inmanquablement le lecteur. Le « témoignage » en question n'a précisément pas les caractéristiques que laissait attendre une telle étiquette générique : il s'étale sur quarante pages de texte suivi, est garni de notes et de références, est découpé en différentes sections avec intertitres de plusieurs niveaux, présente une « conclusion », et surtout n'emploie presque jamais la première personne. Autrement dit, en guise de témoignage, il s'agit plutôt d'un texte extrêmement analytique, développant une argumentation critique, mobilisant toutes sortes de savoirs de sources très hétérogènes et dont l'ancrage thématique annoncé (« Les Américains au Vietnam ») est largement débordé.

Ce détournement du genre du témoignage et ce poids donné à l'anonymat ouvrent une conception de l'historicité qui l'éloigne du régime ordinaire de l'authentification factuelle par une instance qui tire sa légitimité de sa synchronisation avec les faits rapportés.

²⁴⁰ XXX, « Les Américains au Vietnam », *Les Temps Modernes*, 21^e année, janvier 1966, n° 236.

²⁴¹ *Ibid.*

La lecture de ce premier texte nous conditionne ainsi nécessairement à réagir et à nous arrêter à un deuxième texte, situé plus loin dans le sommaire, sous la rubrique « Vies ». La « Vie d'un militant », de Robert Francotte²⁴², bénéficie lui aussi d'un bref texte introductif de la Rédaction – une pratique qui n'est pas si fréquente dans la revue –, qui nous dit que cet auteur « a écrit, lui aussi, ses Mémoires » (sans doute par allusion à celles publiées par de Gaulle quelques années auparavant), dont la revue publie une sélection d'extraits. Il s'agit ici d'un vrai témoignage sur le plan des caractéristiques textuelles (texte en « je », suivant une progression chronologique, inscrit dans des contextes historiques précis, restitués par le prisme d'un vécu personnel), mais le détournement qu'a fait subir le texte anonyme au genre même du « témoignage » requalifie dès lors celui que nous avons maintenant sous les yeux : si ce qu'on a appelé « témoignage » a pu présenter une telle portée analytique et critique, alors le texte de Francotte tombe lui-même sous le coup d'un contrat de lecture renégocié, invitant précisément à construire une historicité dense, complexe, et critique, là où on n'aurait attendu que le récit anecdotique et personnel d'une « vie ».

De la même manière, ce « Robert Francotte » que personne ne connaît s'associe au « XXX » du premier texte dans la famille des anonymes de la grande Histoire, auxquels la revue choisit de donner une voix.

Engagés sur cette piste herméneutique, nous trouvons alors d'autres raisons qui motivent le parallèle énonciatif entre les deux textes. L'anonyme des « Américains au Vietnam » est un « universitaire européen qui réside au Vietnam du Sud depuis plusieurs années » ; Robert Francotte est quant à lui un Liégeois qui a déménagé avec son père à Paris. Il s'agit donc de deux déplacés, dont la parole ne cesse de creuser l'entre-deux entre leur lieu d'origine et leur pays d'accueil, c'est-à-dire se situe constamment dans une position inassignable, et se construit plutôt par le fait d'assumer une étrangeté permanente par rapport au lieu dont elle parle (le Vietnam, vu par un Européen, ou Paris, vu par un Liégeois).

Cette double focale quant au lieu va de pair avec une pluralisation des temps concernés. De même que l'instance énonciative se qualifie par son déplacement géographique, elle se construit également par une multiplicité d'ancrages temporels. L'anonyme replace la situation des Américains au Vietnam dans l'histoire (très) longue de la civilisation vietnamienne, dès avant la période coloniale, puis durant l'occupation

²⁴² Robert Francotte, « Vie d'un militant », *Les Temps Modernes*, 21^e année, janvier 1966, n° 236.

française, pour ensuite ralentir le *tempo* au moment de la Guerre d'Indochine et de la répression anti-communiste, jusqu'à la « situation actuelle ». Celle-ci se décline à son tour selon ses contextes militaire, économique, anthropologique et idéologique, qui constituent autant de terrains d'analyse synchronique alimentés par les filières diachroniques tissées précédemment.

De manière tout à fait comparable, le montage d'extraits que constitue le texte de Robert Francotte balaie plus d'un demi-siècle d'histoire européenne, en se focalisant tour à tour sur la politisation du prolétariat au début du XX^e siècle, sur la Première Guerre mondiale, sur les grèves de 1936, enfin sur la domination politique et économique du nazisme et la préparation du second conflit.

Autrement dit, ces textes invitent à saisir l'histoire par fragments recollés, et par la mise en variation de motifs supposés connus, mais qui, une fois pris en charge par des points de vue désaxés, ou hybrides, en convoquent d'autres, inscrits dans d'autres espaces-temps, qui les font résonner d'une manière inédite.

S'il fallait à ce stade résumer ce qu'a produit notre pratique de ce numéro, nous dirions que c'est la mise en lumière d'une incongruité énonciative, c'est-à-dire du désajustement de la source des textes par rapport à la situation de lecture attendue, à sa consistance spatio-temporelle et axiologique.

Or, ce que nous avons observé sur le plan énonciatif, nous sommes portés à le retrouver également sur le plan des contenus mêmes des textes qui nous sont donnés à lire. La poétique de la revue consiste en l'occurrence à *monter* le dispositif énonciatif *avec* les motifs développés au sein des textes, c'est-à-dire à considérer que les auteurs des textes, et les univers qu'ils décrivent, font partie du même monde, et que ce qui caractérise la prise de parole des premiers permet d'éclairer des traits du second.

En l'occurrence, le motif de l'incongruité constelle autant le texte sur « Les Américains au Vietnam » que celui de Robert Francotte. Ainsi, nous dit l'anonyme :

Si on observe comment les soldats, les touristes ou les fonctionnaires américains se comportent dans des pays occupés ou « alliés », on a toujours l'impression qu'avec des moyens insuffisants ils se livrent à une sorte de campagne publicitaire. [...] Ils ont surtout besoin de se regarder dans un miroir, comme Narcisse, besoin que résume bien l'expression *to sell the image* [...]. Or le Vietnam est le dernier endroit au monde où cette légende puisse être accréditée et cette image vendue²⁴³.

²⁴³ XXX, « Les Américains au Vietnam », p. 1183.

Symétriquement, dans un contexte tout différent, Robert Francotte nous raconte comment il se retrouve, à peine engagé à l'usine Renault, élu par ses camarades secrétaire de cellule, malgré la méfiance de la section locale du Parti Communiste :

On leur fit observer qu'on ne me connaissait guère, que je n'avais rien d'un prolétaire, que je jouais du piano, ce qui me classait plutôt dans les classes moyennes, enfin que mon passé ne me désignait pas pour une responsabilité politique²⁴⁴.

L'incongruité prolétaire de Francotte dans l'usine Renault résonne avec l'incongruité américaine au Vietnam et active un jeu de différences entre les deux textes qui, à bien des égards, nous parlent de l'Histoire comme d'une série d'incongruités plus ou moins vécues ou résolues, c'est-à-dire nous montrent comment ce qui ne va pas de soi peut en venir, bon gré mal gré, à définir le cours des choses.

Ce motif de l'histoire par incongruité, une fois repéré et tissé au fil des deux textes, agrège autour de lui d'autres résonances thématiques, qui alimentent la posture de lecture par montage alterné.

En lisant le récit des épisodes d'hivers de guerre de Robert Francotte, on retrouve la même topique que celle employée par l'anonyme pour parler du Vietnam : le caractère très artisanal de l'armée française (« mal vêtus, mal chaussés, mal armés, mal logés »), l'hostilité des éléments naturels (« une couche de boue de 20 à 30 cm, boue liquide comme de la moutarde »), l'efficacité technique de l'ennemi allemand rendu invisible (« Les Allemands étaient invisibles, mais eux nous voyaient circuler à la lisière du bois et nous le prouvaient par des rafales de 77 qui tuaient des camarades à chaque relève²⁴⁵ »), apparaissent comme les variations historiques du système guerrier décrit par l'anonyme, centré sur l'obsession hygiéniste américaine, sur la technicisation et l'invisibilisation de l'acte même de destruction de l'adversaire, pris quant à lui dans une saleté artisanale qui justifie toute la déshumanisation qu'on lui fait subir :

[...] se salir les mains le moins possible. L'idéologie de « l'extermination des parasites » est facile à maintenir pourvu qu'on ne voie jamais de près les résultats que l'on produit « de l'autre côté ». Vu d'un Super-Sabre ou d'un Starfighter, le mitraillage d'un groupe d'hommes en fuite à travers une rizière ne se distingue guère de la chasse aux éléphants²⁴⁶.

[...]

Hypocritement, on oppose la « saleté » et la cruauté évidentes du crime *artisanal* comme par un individu, à l'extermination massive, « correctement » préparée et exécutée « proprement » par une équipe travaillant à l'échelon *industriel* et qui permet à chacun de « garder les mains

²⁴⁴ Robert Francotte, « Vie d'un militant », p. 1292.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 1275-1276.

²⁴⁶ XXX, « Les Américains au Vietnam », p. 1179.

propres ». [...] Des armes chimiques que les Américains essaient au Vietnam, on affirme volontiers qu'elles dérivent du gaz lacrymogène dont le caractère anodin est bien connu. « Convenablement utilisée », elles ne peuvent effectivement provoquer que des larmes, des vomissements et tout au plus un bref évanouissement. Mais on cache soigneusement qu'elles sont souvent employées en quantités si massives que leurs effets deviennent proches de ceux des gaz toxiques classiques [...]. Quand ces armes tuent ou mutilent non seulement des « Vici », mais aussi des civils, les habitants des villages, et que la presse et même la télévision se saisissent de l'affaire, on pourra toujours affirmer qu'il ne s'agit que d'un accident regrettable dû à une erreur²⁴⁷.

À son tour, cette description des techniques d'extermination chimiques de l'armée américaine, et du discours de justification qui en dissimule les effets déshumanisants, offre un écho intertextuel précis avec la fin du récit de Robert Francotte, qui décrit quant à elle la répression patronale et policière des grèves de la fin des années 1930 en France :

Sur le plan social, une véritable offensive était menée conjointement par le gouvernement et par le patronat. [...] L'ambiance était celle d'un bastion qui se prépare à soutenir un siège. [...] l'usine entière était investie par plusieurs milliers d'hommes armés. [...] l'assaut fut donné d'une façon que nous n'avions pas prévue. Les gardes mobiles commencèrent par lancer des grenades lacrymogènes ; les uns par-dessus les murs, les autres par les toits en brisant les vitres. En peu de temps, la situation fut intenable. [...] nous prîmes le métro apportant aux voyageurs stupéfaits qui se mirent tous à pleurer les émanations de gaz lacrymogène dont nos vêtements étaient tout imprégnés²⁴⁸.

Bien sûr on pourra dire que nous forçons le trait, ou que nous montons en épingle une coïncidence textuelle (par exemple la présence du gaz lacrymogène dans les deux textes) qui pourrait n'être due qu'au hasard, ou du moins qui ne prouve rien. Comme on l'a dit, cette lecture n'a pas de prétention démonstrative, mais essaie de rendre compte d'une pratique d'interprétation par montage, rendue elle-même possible par le dispositif intertextuel de la revue. En tout cas, il est sûr que ce montage ne doit pas nous amener à conclure que *Les Temps Modernes* cherchent à amalgamer purement et simplement la situation de la France de la fin des années 1930 avec celle du Vietnam des années 1960. Le montage produit précisément tout sauf l'amalgame : il invite à une recomposition historique à la fois systémique et dynamique, qui éveille une recherche des variations, il suggère la possibilité d'une syntaxe qui permette d'articuler l'histoire autrement, et de s'articuler soi-même autrement à cette histoire, en donnant à des fragments d'expérience situés une amplitude insoupçonnée. Cette amplitude est certes prioritairement rétrospective, mais on peut en considérer également la portée prospective : à bien des égards, ce que ce numéro des *Temps Modernes* raconte, en chevillant le néo-colonialisme

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 1181.

²⁴⁸ Robert Francotte, « Vie d'un militant », p. 1296-1298.

français, l'anti-communisme américain, les luttes sociales du prolétariat d'usine et la violence d'État policier, c'est déjà un peu Mai 68.

3. « Déplacer les signes » de la grève

Le second choix que nous avons fait pour la lecture que nous proposons des *Temps Modernes* dans les termes d'un travail incessant de recomposition historique et d'un travail sur l'amplitude historique de fragments d'expérience est de nous situer dans un moment postérieur à l'emballement et à l'enthousiasme de Mai 68. Notre attention s'est en effet portée vers le numéro 273 des *TM* paru en mars 1969 et, plus particulièrement, vers une note d'un gros feuillet publié à la fin du numéro, intitulée : « Nanterre : Pourquoi nous avons fait la grève de la faim²⁴⁹ ». Ce numéro de mars 1969 ne présente aucun trait particulier. Il ne s'agit pas d'un numéro-bilan de mai 68 et/ou du recul du mouvement. Le numéro de mars 1969 paraît simplement un an tout juste après le déclenchement du mouvement à Nanterre le 22 mars 1968.

La note qui nous a servi de point d'entrée est un document très bref signé par Pierre Coulomb, Jeanne Favret et Jean-Pierre Peter qui sont alors professeurs assistants à Nanterre. Cette note fait le bilan d'une grève de la faim réussie qui a lieu à Nanterre, pendant 6 jours, à partir du 17 février 1969 et qui visait la suppression de la police intérieure (les « huissiers rectoraux », désignés aussi selon la belle oxymore d'« appariteurs musclés »). Cette police intérieure avait été mise en place quelques semaines plus tôt suite à une décision des professeurs titulaires de l'université et avait donné lieu à plusieurs affrontements avec les comités d'action étudiants. Les incidents les plus graves avaient eu lieu le 31 janvier 1969, jour où l'historien Pierre Chaunu, responsable du Comité de Défense de la République de Caen, devait participer à un jury de thèse à Nanterre. À côté des SAC (Service d'Action Civique), qui existaient depuis 1959 et s'occupaient d'actions musclées et logistiques au bénéfice du régime, les CDR (Comité de Défense de la République) étaient des formations nées en mai-juin 1968 pour assurer le contrôle idéologique de l'opinion, au sein de ce que François Audigier a appelé « le gaullisme d'ordre des années 1968²⁵⁰ ». La présence de Chaunu à Nanterre apparaissait dès lors comme une grave provocation.

²⁴⁹ Pierre Coulomb, Jeanne Favret & Jean-Pierre Peter, « Nanterre : Pourquoi nous avons fait la grève de la faim », *Les Temps Modernes*, 24^{ème} année, mars 1969, n° 273.

²⁵⁰ François Audigier, « Le gaullisme d'ordre des années 1968 », *Vingtième Siècle*, n° 116, 2012/4, p. 53-68.

À notre connaissance, ce court texte n'a pas été commenté. Ses auteurs, pourtant bien connus, ne semblent pas non plus être revenus sur cette épisode de la mobilisation de l'université de Nanterre. *A contrario*, plusieurs éléments ont probablement retenu mon attention. D'abord, l'usage de la grève de la faim comme moyen d'action politique-limite, qui accompagne notre travail de recherche en philosophie sociale depuis plusieurs années²⁵¹, qui est utilisé ici par des universitaires – et pas seulement commenté par eux. Ensuite, et surtout pour la présente circonstance, l'association comme signataires de cette note de deux chercheurs, Jeanne Favret et Jean-Pierre Peter, dont nous avons plus récemment eu à relire la collaboration au célèbre volume dirigé par Foucault, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* dans le cadre d'un enseignement universitaire consacré à l'œuvre cinématographique de René Allio²⁵².

Peu de temps après avoir rédigé en commun la note qui nous retient ici – mais dans un écart spatial et temporel irrésolu qui nous occupe également –, Jeanne Favret et Jean-Pierre Peter participeront, entre 1970 et 1973, au séminaire restreint que Foucault consacra au Collège de France à plusieurs affaires criminelles qui animèrent les campagnes françaises autour des années 1830 et qui finit par se concentrer sur le cas de parricide de 1835 dans la campagne normande. Dans l'ouvrage collectif de 1973, Peter et Favret signent ensemble le texte « L'animal, le fou, le mort¹ » qui ouvre les « Notes » qui accompagnent la publication du Mémoire de Pierre Rivière et des pièces de son procès. L'opération réalisée par Favret et Peter sera alors de réinscrire le cas Rivière dans une série de « crimes effroyables²⁵³ » qui témoignent d'une réaction qui se fait jour dans les campagnes françaises contre le contrat « piégé » que les suites de la Révolution française ont réservé au nouveau « citoyen » : obligé de mourir librement dans les campagnes napoléoniennes, soumis aux « violences abstraites de l'argent²⁵⁴ », le paysan postrévolutionnaire qui était peu de choses est exposé à n'être plus rien du tout.

Dans leur étude, Favret et Peter récupèrent la description que Fanon donne dans *Les damnés de la terre* de la violence de la situation coloniale. Pour les deux auteurs, le

²⁵¹ Grégory Cormann & Jeremy Hamers, « “Ce qu'il est con...” Des idées aux corps. Sartre, Baader et la grève de la faim », *Les Temps Modernes*, n° 667, « Lecteurs de Sartre », 2012, p. 31-59.

²⁵² *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère... Un cas de parricide au XIX^e siècle*, présenté par Michel Foucault, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2011, 1973 ; René Allio, assisté de Gérard Mordillat et de Nicolas Philibert, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, Les Films de l'Arquebuse, Polsim Production, SFP Cinéma, INA, 2016.

²⁵³ Jean-Pierre Peter & Jeanne Favret, « L'animal, le fou, le mort », dans *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...*, p. 300.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 306.

paysan postrévolutionnaire de 1835 ressemble à l'indigène après la conquête coloniale : il extériorise la violence subie au plus près de soi, contre les siens.

Le terroriste indigène tue des enfants innocents, et d'abord ceux qu'il aime ; il tue ses frères en servitude, les victimes durables, les désarmés. En eux, tuant au plus près, tuant quelque chose de lui, c'est lui-même qu'il frappe, et à coups redoublés : en une fois, tuer plusieurs, tuer plusieurs fois²⁵⁵.

Les meurtres de Pierre Rivière radicalisent simplement cette donne : non seulement parce que Rivière tue plusieurs membres de sa famille, mais aussi parce qu'en tuant sa mère et sa sœur il tue, écrivent Peter et Favret, « deux autres rebelles, engagées dans le même et confus combat pour l'émancipation²⁵⁶ » qui ont simplement cherché à agir *un siècle trop tôt*, à l'aune des luttes féministes qui occupent vigoureusement l'entame des années 1970. Ils précisent encore que l'enjeu supporté par les protagonistes est d'assumer la violence révolutionnaire, pour laquelle « la mort, si on la risque, déplace quelque chose », afin de sortir de « l'univers silencieux du malheur »²⁵⁷.

Dans leur note de mars 1969, Coulomb, Favret et Peter adoptent le langage du procès et de la justice (expéditive). « Purg[eant] sans appel une peine de surveillance perpétuelle », ils expliquent avoir choisi le moyen des « plus faibles et des prisonniers »²⁵⁸ afin de témoigner, on pourrait dire silencieusement, de la situation de prison dorée qui leur était faite avec la complicité des professeurs-titulaires. L'université de Nanterre elle-même est alors en train de rentrer dans l'ordre. La dynamique sociale est donc en train de s'inverser : plutôt que d'être la case vide qui permet de creuser les différentes parties de la société sous l'unanimisme de surface, l'ordre policier qui s'impose à Nanterre apparaît comme un « signe annonciateur d'un État policier²⁵⁹ ». Les moyens d'actions classiques ne peuvent dès lors suffire :

En réponse, il n'y avait qu'une grève pourrissante, des articles, des pétitions. Qui cela troublait-il ? – il est de l'essence de Nanterre d'être en grève ; de l'essence des intellectuels de signer articles et pétitions²⁶⁰.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 309-310.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 310.

²⁵⁷ Voir *ibid.*, p. 300-302.

²⁵⁸ Pierre Coulomb, Jeanne Favret & Jean-Pierre Peter, « Nanterre : Pourquoi nous avons fait la grève de la faim », p. 1723, 1724.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 1723.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 1724.

Il fallait donc, écrivent les trois auteurs, opter pour un autre moyen d'action susceptible de « déplacer les signes²⁶¹ » (p. 1724), de produire un autre espace libre auquel les autorités universitaires ne pourraient pas répondre.

Dans *Les Temps Modernes*, la note de Coulomb, Favret et Peter se présente par conséquent, au moins à première vue, comme le complément inversé des témoignages et des vies anonymes que la revue publie depuis ses débuts, tel le témoignage de Francotte que nous avons relevé dans le numéro de janvier 1966. Ou celui de Paulette Mazeaud que la revue avait publié en juillet 1968, sous le titre « Une femme d'ouvrier veut écrire ». Paulette Mazeaud y racontait sa vocation d'écrivain découragée jusqu'au désespoir par son milieu social qui ne pouvait comprendre qu'elle puisse chercher à lui échapper, même simplement par l'écriture²⁶². Coulomb, Favret et Peter choisissent de partager le sort de ceux qui ne peuvent faire valoir leur droit qu'en s'exposant directement, physiquement, au tort qui leur est fait. S'ils témoignent, leur récit est le récit d'une expérience d'un renoncement à parler. La brièveté de la note en est une attestation. Il est des expériences, si on est un intellectuel·le où il ne convient pas de redoubler ce qui est vécu par le récit de cette expérience.

L'« intervention » de Coulomb, Favret et Peter dans *Les Temps Modernes* diffère donc radicalement du texte que les 3 mêmes auteurs avaient publié dans *Le Nouvel Observateur* et dans *Esprit* en juillet et septembre 1968. Écrit le 2 juin 1968, leur très beau texte, « Le bonheur de la liberté²⁶³ », témoignait de l'engagement des 3 assistants alors âgés d'une bonne trentaine d'années (ils sont tous les 3 nés au milieu des années 1930) auprès de leurs étudiants. Il dégageait sur le vif les grandes vibrations sociales de la société française et s'intéressait, du sein même du mouvement de mai, à ce qui se passait dans une France qui jusque-là apparaissait volontiers unanime, conservatrice et favorable au régime gaulliste, la France des petites gens, de la province, du monde rural et du catholicisme. Ils passaient alors en revue la centralisation politique française, les campagnes, les transformations de l'Église, les maires apolitiques des grandes villes françaises et l'université. Leur situation est tout autre pour eux à peine six mois plus tard.

²⁶¹ *Ibid.*

²⁶² Paulette Mazeaud lit, écrit. Elle a compris que « lire, c'est écrire par la main des autres, voir par les yeux des autres, c'est se forger. » Paulette Mazeaud, « Une femme d'ouvrier veut écrire », *Les Temps Modernes*, n° 265, juillet 1968, p. 169. Elle a fini par lire *La Nausée* et s'est demandée : « Comment un autre être humain, un écrivain a-t-il connu ces mêmes sensations au cours de sa vie sans qu'on le traite de fou comme ça me serait arrivé, à moi, si j'avais parlé de cette nausée à mes proches ? » (p. 167)

²⁶³ Pierre Coulomb, Jeanne Favret & Jean-Pierre Peter, « Le bonheur de la liberté », *Esprit*, n° 373 (8/9), août-septembre 1968, p. 13-20.

Dans leur second texte commun, ils ne peuvent plus concevoir la possibilité de transformer leur situation qu'à la condition de se tenir au plus près de l'expérience des anonymes et des injustices que ceux-ci peuvent connaître.

Considérée dans l'économie du numéro de mars 1969, la note des 3 assistants de Nanterre entre ainsi en écho avec le texte d'ouverture consacré à Witold Gombrowicz²⁶⁴. Le texte est signé par Arthur Sandauer, qui avait déjà présenté l'écrivain polonais au public français une décennie plus tôt. Sandauer avait publié un premier article sur Gombrowicz dans *Les Temps Modernes* d'août 1959 à propos du roman *Ferdydurke* (publié en 1938, comme *La Nausée*)²⁶⁵. À dix ans d'intervalle, les deux textes partagent plusieurs préoccupations sur le fond d'un rapprochement entre l'œuvre de Gombrowicz et celle de Sartre, notamment du fait de l'attention que Gombrowicz porte à la déformation de nous-mêmes que provoque le regard d'autrui sur nous.

Pour notre compte, nous relevons, à cheval sur les deux articles de 1959 et 1969, 3 points qui font écho au déplacement opéré par Coulomb, Favret et Peter. Premièrement, le personnage principal de *Ferdydurke* est une « antinomie incarnée » : il est « mûr et pas mûr, homme de trente ans et galopin de dix-sept ans »²⁶⁶. Il est à la fois « intellectuel et potache²⁶⁷ » : il convient que l'intellectuel soit « de plain-pied dans la réalité environnante, si stupide, si empreinte d'immatunité qu'elle soit²⁶⁸. » Deuxièmement, le roman de Gombrowicz commence dans une école que son héros souhaite fuir pour « aller à la campagne²⁶⁹ ». Pour lui, l'intellectuel doit « se met[tre] du côté des inférieurs » : il lui faut « rejeter le mythe du “Paris du Nord” et se lier au peuple »²⁷⁰. Gombrowicz continue pourtant de séparer les hommes « en supérieurs et inférieurs » et se moque de la volonté des intellectuels d'éduquer les « rustres » alors qu'ils feraient mieux de « les laisser tranquilles »²⁷¹. Troisièmement, Gombrowicz a fui la Pologne pour l'Argentine en 1939. Gombrowicz est, selon Sandauer, sinon un anarchiste (tenant à ses origines aristocratiques), du moins un individualiste. Le commentateur se demande certes si la morale et le patriotisme ne font pas retour « après avoir fait leur tour du monde de

²⁶⁴ Arthur Sandauer, « Witold Gombrowicz, L'Homme et l'écrivain », *Les Temps Modernes*, 24^{ème} année, 1969, n° 273.

²⁶⁵ Arthur Sandauer, « À propos de *Ferdydurke* », *Les Temps Modernes*, n° 162, août 1959, p. 357-369.

²⁶⁶ Arthur Sandauer, « Witold Gombrowicz, L'Homme et l'écrivain », p. 1552.

²⁶⁷ Arthur Sandauer, « À propos de *Ferdydurke* », p. 360.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 361.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 363.

²⁷⁰ Arthur Sandauer, « Witold Gombrowicz, L'Homme et l'écrivain », p. 1548.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 1555.

l'individu²⁷² » et si son individualisme, contrairement à celui des « individualistes d'ancienne date », n'a pas pour vocation, non d'« éluder » les « forces du social », mais de « nous apprendre à les maîtriser et à nous en servir »²⁷³.

Il est dès lors tentant de faire jouer les déplacements qui occupent Ferdydurke et son auteur sur les trajectoires des jeunes intellectuels engagés que sont en 1969 Coulomb, Favret et Peter. Une attention conjointe aux deux textes positionnés aux deux bouts du n° 273 des *Temps Modernes* créent en tout cas une tension fondamentale à l'intérieur de la revue. En particulier, l'article de Sandauer sur Witold Gombrowicz invite à considérer de plus près la manière dont Coulomb, Favret et Peter réfléchissent la continuation de leur engagement dans le mouvement de mai au moment où ce mouvement est en train de s'arrêter.

4. Une structure d'historicité ouverte

Au début de la note sur la grève de la faim à Nanterre en février 1969, on remarque alors le double hommage qui y est fait à deux individus que le passage du temps a éloigné des mémoires, Jean-Marie Deveaux et à André Fourquet.

Saluons Deveaux, qui n'était pas agrégé de l'Université ; ne portait pas les espoirs de la nation ; à qui il aura fallu 35 jours pour montrer qu'on peut refuser de rester prisonnier d'un jugement hâtif. Saluons Fourquet qui, n'étant pas un humaniste professionnel, savait d'un savoir certain ce qu'était une police²⁷⁴.

Les noms de Deveaux et de Fourquet renvoient à deux affaires criminelles qui occupaient l'actualité médiatique de l'année 1969. L'affaire Deveaux est l'histoire d'une erreur judiciaire qui voit un garçon-boucher parisien d'une vingtaine d'années accusé du meurtre de la fille de ses patrons âgée de 7 ans. Écrasé par le discours du juge et d'abord condamné en 1963, Deveaux mène une grève de la faim de 40 jours en 1968 afin de faire réviser son procès. Il sera finalement disculpé à l'automne 1969. L'affaire André Fourquet, agriculteur de 38 ans, qui vivait dans les Landes, est un drame familial qui intervient au début du mois de février 1969. Fourquet décide de ne pas restituer deux de ses enfants à son ex-femme. Après 15 jours de siège où il est barricadé dans sa ferme avec ses enfants, Fourquet, exposé à une opération de la police, tue ses deux enfants et retourne

²⁷² *Ibid.*, p. 1566.

²⁷³ Arthur Sandauer, « À propos de Ferdydurke », p. 362.

²⁷⁴ Pierre Coulomb, Jeanne Favret & Jean-Pierre Peter, « Nanterre : Pourquoi nous avons fait la grève de la faim », p. 1723.

son arme contre lui. L'affaire fait grand bruit dans la presse française et internationale. Il s'agit d'une des premières affaires du genre largement médiatisée en France.

En marquant leur solidarité avec ces deux hommes, les 3 chercheurs prolongent et réalisent la proximité avec la France rurale qu'ils avaient pu éprouver pendant les mobilisations de mai 68. Jeanne Favret, devenue Favret-Saada, a plusieurs fois raconté la manière dont la rencontre des paysans nantais pendant mai 68 lui a permis de rencontrer la France dont elle rêvait pendant sa jeunesse en Tunisie²⁷⁵. Elle a aussi signalé combien l'engagement auprès de ses étudiants a déterminé la suite de son parcours, lui permettant de se fixer en France et de se consacrer à une enquête sur la sorcellerie dans le bocage normand :

Nous avons été trois ou quatre enseignants-chercheurs, au département d'anthropologie, à nous engager avec nos étudiants. Quand l'ordre est revenu, nous avons tous décidé de rester en France, où, pour une fois, il s'était passé quelque chose. C'est alors que j'ai entrepris ce terrain sur la sorcellerie²⁷⁶.

Le plus souvent, on retient de ce passage le début de l'enquête de terrain qui conduira Jeanne Favret-Saada à publier, une dizaine d'années plus tard, son grand livre sur la sorcellerie dans le bocage normand, *Les morts, la mort, les sorts*²⁷⁷. La perspective que nous adoptons ici permet de préciser son passage à l'étude de la sorcellerie. Ce passage correspond d'abord à une décision collective : celle que prennent « trois ou quatre enseignants-chercheurs, au département d'anthropologie [de Nanterre] », de rester en France. On reconnaît Coulomb, Favret et Peter. Ce passage à l'étude de la sorcellerie correspond aussi à un choix d'enquêtes qui vont durablement porter, chez les 3 anthropologues, sur les croyances et les violences dans le monde rural (Favret), le contrôle des campagnes par le pouvoir médical (Peter) ou l'histoire de l'agriculture, les politiques foncières et les rapports des paysans à la politique (Coulomb). Ces décisions n'ont de sens que rapportées à l'expérience de Mai 68. Cependant, elles marquent aussi une prise de distance à l'égard de l'engagement politique « direct ». Il s'agit de continuer d'arpenter des lieux où quelque chose s'est passé, plutôt que de chercher la confirmation de ce qui s'est ou de ce qui se serait passé.

²⁷⁵ Juliette Volcler et Yeter Akyaz, « Être fort assez. Entretien radiophonique avec Jeanne-Favret-Saada. La sorcellerie dans le bocage de Mayenne », *Jef Klak*, [En ligne], n° 1, « Marabout. Croire/Pouvoir », 25 mai 2015, https://www.jefklak.org/wordpress/wp-content/uploads/2015/05/Etre_fort_assez_site.pdf.

²⁷⁶ Arnaud Esquerre, « Glissements de terrain. Entretien avec Jeanne-Favret Saada », *Vacarme*, n° 28, 2004/3, p. 4-12.

²⁷⁷ Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

Ce faisant, nous retrouvons le numéro des *Temps Modernes* de mars 1969. La courte note finale de 1969 de Coulomb, Favret et Peter dialogue ainsi profondément dans la revue avec l'étude de Jean Borie sur les *Rougon-Macquart*²⁷⁸. En s'appuyant notamment sur l'interprétation de *La Bête humaine* que Deleuze venait tout juste de donner²⁷⁹, Borie part dans son étude des critiques conservatrices de Zola afin de répondre aux critiques marxistes (notamment Lukács) qui ont reproché à l'écrivain d'avoir « caché la réalité sociale sous le corps²⁸⁰ ». En choisissant d'étudier la sorcellerie, Favret-Saada a également déçu ses amis marxistes. Mais elle partage certainement avec l'œuvre de Zola le parti-pris de se porter vers le refoulé de nos expériences : « ouvrir les vannes, laisser couler le flot nauséux du refoulé », « libérer les secrets enfermés dans une certaine situation humaine, et par là peut-être échapper à l'asphyxie, et tenter de vivre »²⁸¹. Dans ces conditions, la littérature romanesque n'est pas là pour produire une « mise en ordre de l'histoire²⁸² ». Elle relève plutôt d'une exigence de porter vers les « secrets²⁸³ » de nos vies. Citons J. Borie :

Il est certain que le message « historique » des *Rougon-Macquart* est un peu court : l'Empire fut une Curée, la Révolution est une utopie. Mais l'œuvre de Zola n'est pas qu'un document, elle témoigne d'une entreprise. Du moins, c'est considérée ainsi qu'il me semble que se révèle sa richesse. Comme celle de Freud, elle libère des secrets honteux, part de la révélation d'un scandale et tâtonne vers une guérison²⁸⁴.

La comparaison avec la psychanalyse est significative. Elle permet de rentrer dans le corps du numéro de mars 1969. Outre des textes consacrés au marxisme et à l'histoire de la Révolution russe de 1917, le dossier central de la revue est en effet consacré à la manière dont la psychanalyse a transformé de l'intérieur les conceptions de l'homme et de l'institution sociale qui ont été développées dans la pédagogie soviétique, dans la sociologie durkheimienne et dans l'anthropologie psychanalytique de Groddeck. L'étrangeté singularité de la « note muette » des grévistes de la faim de Nanterre donne un corps, *fait un corps*, à ces réflexions historico-psychanalytiques et leur donne une

²⁷⁸ Jean Borie, « Les fatalités du corps dans les Rougon-Macquart », *Les Temps Modernes*, 24^{ème} année, 1969, n° 273.

²⁷⁹ Gilles Deleuze, « Zola et la fêlure », dans *Logique du sens*, Paris, Minuit, 10/18, 1969, p. 424-436.

²⁸⁰ Jean Borie, « Les fatalités du corps dans les Rougon-Macquart », p. 1591.

²⁸¹ *Ibid.*

²⁸² *Ibid.*, p. 1590.

²⁸³ *Ibid.*, p. 1591.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 1590.

perspective – ou une dimension prospective – que nous esquissons seulement dans le cadre de cet article.

Si l'on prolonge encore un peu cette dimension prospective, il est remarquable que l'étude de Favret et Peter, « L'animal, le fou, le mort », publiée dans le volume sur Pierre Rivière en 1973 prenne la suite du point de vue choisi et revendiqué collectivement après l'engagement de 68. On peut penser que l'affaire Fourquet a fourni un prétexte – ou un préalable – de l'étude à venir sur Rivière. Mais on peut aussi choisir d'aller dans l'autre sens. La note sur la grève de la faim de 1969 s'inscrit alors, si on y prend garde, dans le cadre de la pensée française des années 1950 et 1960. L'ouverture du texte de Coulomb, Favret et Peter à propos de Jean-Marie Deveaux et d'André Fourquet n'est en effet pas sans précédent. Le dispositif que cette ouverture met en place, en s'appuyant comme on l'a vu sur deux faits divers médiatisés, rappelle d'une manière frappante un des éléments saillants de la construction des *Mythologies* de Barthes. Dans les *Mythologies*, publiées en 1957, on trouve également la réaction de Barthes à deux procès marquants du milieu des années 1950. D'une manière anti-chronologique, le procès Dominici et le procès Dupriez relatés par Barthes font directement écho aux affaires Deveaux et Fourquet, mélangeant coupables et innocents sous les simulacres que se donnent la mise en scène et la rhétorique judiciaires pour condamner, écrit Barthes, « en toute justice²⁸⁵ ». À propos du procès du vieux Dominici, Barthes écrivait déjà :

il y a eu [...] le spectacle d'une terreur dont nous sommes tous menacés, celle d'être jugés par un pouvoir qui ne veut entendre que le langage qu'il nous prête. Nous sommes tous Dominici en puissance, non meurtriers, mais accusés privés de langage, ou pire, affublés, humiliés, condamnés sous celui de nos accusateurs²⁸⁶.

De cette façon, la note sur la grève de la faim à Nanterre jette un pont inattendu entre les ouvrages de Barthes et de Foucault. Réagissant à l'adaptation cinématographique du *Mémoire de Rivière* par René Allio en 1976, Foucault a suggéré que le film d'Allio pouvait bien être un mythe de gauche, non naturalisant, prenant appui sur un « crime lointain et un peu mythique, à l'abri duquel [les acteurs non professionnels du film] ont pu s'en donner à cœur joie avec leur propre réalité²⁸⁷. » Le montage proposé suggère ainsi une structure d'historicité ouverte, dont l'expérience relève de la formation de sens

²⁸⁵ Roland Barthes, *Mythologies* (1957), Paris, Seuil, 2014, p. 264.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 57.

²⁸⁷ Michel Foucault, « Entretien avec P. Kané » (1976), dans *Dits et écrits*, vol. 2, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 100.

qu'autorise une circulation libre dans les pages des numéros des *Temps Modernes* laissés à l'abri du temps et de ses reconstructions exogènes. La note de 1969 attire aussi l'attention sur la veine d'un usage « politique » du structuralisme qui, dans la France de 68, est attesté et réarticulé par l'engagement d'abord militant puis scientifique des membres du Département d'ethnologie de Nanterre.

5. Réceptions amplifiées

En guise de conclusion, nous voudrions évoquer brièvement en quoi cette saisie par les « à-côtés » de l'histoire, cette posture de lecture qui favorise les effets de montage, produit des ponts inattendus au-delà des numéros pris ici pour objets, à deux niveaux différents : d'une part au niveau des autres matériaux de la revue ordinairement situés de manière évidente dans un cadre d'intelligibilité historique donné, d'autre part au niveau de la réception de ces matériaux par un lectorat lui-même pris dans ses formes de vie et ses régimes d'historicité.

Quant au premier aspect, on peut évoquer le célèbre numéro thématique de la même année 1966 consacré aux « Problèmes du structuralisme », auquel nous avons fait allusion plus haut. Ce dossier, qu'on peut bien considérer comme un moment important dans le dialogue entre la philosophie sartrienne de l'histoire et le structuralisme, apparaît aussi, dès lors qu'il est reconduit à la poétique du montage dont nous avons parlé, comme un dossier qui réfléchit les conditions mêmes de la *praxis* revuiste et de son rôle dans l'histoire, tels que l'expérimentent à ce moment-là *Les Temps Modernes*.

Sans entrer ici dans une lecture trop détaillée, on peut simplement pointer quelques topiques qui thématisent les formes et les enjeux d'une poétique de l'histoire. Par exemple, l'article de Greimas conçoit l'histoire comme une « limitation de virtualités » de la structure, tout en défendant l'idée d'une « praxis descriptive » consistant en un « comparatisme – historique et achronique à la fois », qui permette de conjurer cette clôture des significations historiques²⁸⁸. L'article de Pierre Bourdieu théorise quant à lui le fonctionnement du champ intellectuel en y convoquant le poids de l'inconscient culturel, la question de la relation au public lecteur, ou encore celle de la construction collective du sens public de la vérité d'une œuvre²⁸⁹. Enfin, Pierre Macherey

²⁸⁸ Algirdas Julien Greimas, « Structure et histoire », *Les Temps Modernes*, n° 246, novembre 1966, p. 815-827.

²⁸⁹ Pierre Bourdieu, « Champ intellectuel et projet créateur », *ibid.*, p. 865-906.

défend une méthode d'analyse littéraire qui favorise le désordre, l'inachèvement ou les incohérences d'une œuvre :

L'œuvre tire sa forme d'un tel inachèvement, qui permet d'identifier à ses côtés la présence agissante d'un conflit. Plutôt que celui de structure, le concept essentiel d'une telle analyse serait celui de décalage. Par l'œuvre est exhibé un tel défaut que commence à s'y prononcer une vérité inédite : pour qui cherche à la connaître, elle instaure un rapport original avec la réalité, elle inaugure la forme révélatrice d'un savoir²⁹⁰.

Lues à la lumière des considérations que nous avons développées sur la poétique des *Temps Modernes*, ces contributions apparaissent moins inscrites dans les débats sur le structuralisme, qu'inscrites de manière réflexive dans la *praxis* même de la revue, c'est-à-dire dans sa manière d'expérimenter, à travers un dispositif textuel, de nouveaux rapports à l'histoire.

Le second aspect de notre conclusion touche, quant à lui, à la réception d'un tel dispositif et à ses effets non plus sur l'histoire de la revue, mais sur l'histoire de son lectorat. Parmi les lecteurs du texte sur « Les Américains au Vietnam », on trouve Günther Anders, intellectuel juif-allemand, exilé aux États-Unis, au parcours universitaire pour le moins compliqué. Dans ses fragments autobiographiques²⁹¹, Anders décrit sa découverte de l'article des *Temps Modernes* dans une salle de lecture de sa ville natale de Breslau, et s'arrête sur ce qui en est dit de la propagande anti-communiste et de l'appui qu'elle trouve dans l'étiquette de « personnalisme ». C'est là pour lui un choc de découvrir que ce qu'il considère comme un néologisme forgé originellement par son père (le grand psychologue William Stern) a pu devenir la bannière d'un régime de terreur.

Ces pages de journal, bouleversantes d'émotion, se laissent difficilement réduire à une glose. Nous y trouvons la posture de lecture que nous avons nous-mêmes tenté de construire à partir du même article, mais portée à une échelle intertextuelle et à une intensité affective et idéologique bien plus grandes : Anders *monte* ce texte des *Temps Modernes* avec un intertexte qui embarque avec lui à la fois la trajectoire d'un terme au fil de l'histoire des idées du premier XX^e siècle, et la relation intime entre un père et un fils. Les deux filières sont si intrinsèquement liées qu'elles en viennent à produire une forme d'historicité qui leste toute prétention à la vérité des faits (« Mounier l'a alors repris à Scheler et cela aussi est authentique »), d'une charge expérientielle et affective propre

²⁹⁰ Pierre Macherey, « L'analyse littéraire, tombeau des structures », *ibid.*, p. 907-928 ; p. 928.

²⁹¹ Günther Anders, *Visite dans l'Hadès. D'Auschwitz à Breslau, 1966 – Après « Holocauste », 1979*, traduit et présenté par Christophe David, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014, p. 135-137.

à l'histoire personnelle, à ses manières de dire (« le Boul'Mich ») et à ses révoltes intérieures (« Mon père, mon père ! Si tu avais pu te douter ! »).

Nous ne pouvons pas documenter les raisons pour lesquelles Günther Anders lisait cet article des *Temps Modernes* de janvier 1966 dans la salle de lecture de Breslau, ni quels autres effets a pu produire chez lui cette lecture ; nous trouvons cependant dans le numéro des *Temps Modernes* de juin 1966 une contribution du même Günther Anders, intitulée « Nuremberg et le Vietnam. Mosaïque²⁹² ». Le texte procède littéralement à un montage synoptique de la Charte du Tribunal de Nuremberg sur les crimes de guerre avec des descriptions de faits de torture perpétrés par les Américains au Vietnam.

La découverte conjointe de ces deux textes d'Anders nous permet de conclure de manière synthétique et provisoire en formulant les trois propositions suivantes, qui nous apparaissent comme des lignes de force de la *praxis* revue des *Temps Modernes*. *Premièrement*, la revue s'inscrit dans l'histoire en s'attachant à la réécrire en permanence, à partir d'un noyau central qui correspond à son moment de création au sortir de la Seconde guerre mondiale. *Deuxièmement*, cette réécriture passe par une poétique du montage, destinée à pluraliser, à radicaliser, à ralentir ou à anticiper le sens de l'histoire, par une exploitation maximale des possibilités offertes par la grammaire éditoriale du format-revue. Enfin, *troisièmement*, la posture de lecture favorisée par un tel format consiste à activer les résonnances expérientielles des textes donnés à lire, et à traduire ainsi leur réception en une pratique active d'écriture, ou de réécriture.

²⁹² Günther Anders, « Nuremberg et le Vietnam. Mosaïque », n° 241, juin 1966, p. 2283. Anders publie deux ans plus tard un ouvrage complet sous le titre *Nürnberg und Vietnam. Synoptisches Mosaik*, Berlin, Voltaire, 1968.